# L'Ami de la Nouvelle-Orléans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE — NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 25 AOUT 1852.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE,
ET DEMI DE CHANTERIE
NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 25 AOUT.


POUR PRESIDENT:
**WINFIELD SCOTT.**
*DE LA VIRGINIE.*
POUR VICE PRESIDENT:
**WM. A. GRAHAM.**
*DE LA CAROLINE DU NORD.*

ELECTEURS:

Pour président et pour vice-président:
Premier District—JACQUES TOUTANT, de St-Bernard: (substitut, J. W. RULINO, de Plaquemines.)
Second District—CHRISTIAN ROEBLICK, d'Orléans (substitut, CYPRIEN DUPOUY, d'Orléans.)
Troisième District—DUNCAN F. KENNER, de l'Ascension: (substitut, PERSON GARDERE, de Jefferson.)
Quatrième District—GEO. W. WATTERSTON, de Livingston: (substitut, R. J. BARROW, de Ouest-Féliciana.)
Cinquième District—ALEXANDRE DECLOUT de St-Martin: (substitut, J. K. ELOEE, des Rapides.)
Sixième District—JOHN RAY, de Ouachita, (substitut, D. F. ROYADEN, de Caddo.)

CONTRASTE.

| Le Général Scott. | M. Pierce. |
|---|---|
| *Mon cœur, je suis de la façon le plus complète en faveur de la Constitution, en faveur de l'Union, en faveur des Compromis, et je veux laver cet quasi complicité contre quiconque ose attaquer l'Union ou la Constitution.* (Discours du Général Scott à la délégation de Missouri.) | *On m'a demandé si j'aimais les lois sur les esclaves fugitifs. Je réponds que non, que je l'abhorrais. Je me réunis à la prière de laver un esclave. Cet le vieux Chouan ici et le plus immoral.* (Discours prononcé par M. Pierce à Manchester, N. H., le 2 janvier 1852.) |

LE GENERAL SCOTT.

*(Suite.)*

**Bataille de Lundy's Lane.**

Le 5 juillet, l'armée de Brown force le passage de Chippewa, et les troupes anglaises s'étirent rapidement pour gagner le fort George et le fort Mississaga. Le commandant anglais laisse des renforts à ces deux postes et se retire avec le reste de sa division sur les hauteurs de Burlington. Avant d'aller l'y attaquer, le général Brown jugea prudent de se rendre maître des positions fortifiées de la péninsule, et demanda des pièces de siège. Malheureusement l'ennemi qui devait les apporter tombla malade. Le général Brown ne voulant pas attendre plus longtemps, essaya d'un stratagème et feignit un mouvement de retraite pour décider Riall à descendre dans la plaine. L'ennemi se laissa prendre au piège et quitte les hauteurs où il a cette retraite pour poursuivre les Américains à leur retraite. Le 25, on vint annoncer à Brown que Riall avait dirigé sur Lewistown un corps de mille hommes. La nouvelle était fausse, mais le commandant américain y crut et résolut à Scott de marcher avec sa brigade contre l'arrière-garde anglaise. Nos troupes avaient à peine fait deux milles qu'elle reconnurent le ennemi. Le commandant anglais laissa des renforts à ces deux postes et se retira avec le reste de sa division sur les hauteurs de Burlington. Avant d'aller l'y attaquer, le général Brown jugea prudent de se rendre maître des positions fortifiées de la péninsule, et demanda des pièces de siège. Malheureusement l'ennemi qui devait les apporter tombla malade. Le général Brown ne voulant pas attendre plus longtemps, essaya d'un stratagème et feignit un mouvement de retraite pour décider Riall à descendre dans la plaine. L'ennemi se laissa prendre au piège et quitte les hauteurs où il a cette retraite pour poursuivre les Américains à leur retraite. Le 25, on vint annoncer à Brown que Riall avait dirigé sur Lewistown un corps de mille hommes. La nouvelle était fausse, mais le commandant américain y crut et résolut à Scott de marcher avec sa brigade contre l'arrière-garde anglaise. Nos troupes avaient à peine fait deux milles qu'elle reconnurent le ennemi. Le commandant anglais avait pris une position très forte, dont le principal point se trouvait de l'autre côté d'un bois. Scott pensa qu'il n'avait affaire qu'à la moitié des forces de Riall, et, envoyant tout de suite un aide-de-camp à Brown, il marcha droit à l'ennemi. Mais à peine franchit le bois qu'il découvrit son erreur: il se trouva en présence d'une division plus forte que la moitié de son corps, ceux hommes qui avait tous les avantages du terrain. Les Américains en débouchant dans la plaine subirent le feu d'une batterie de neuf pièces de canon placée sur une éminence qui dominait toute la vaisonnée.

La ligne anglaise s'étendait le long du Lundy's Lane; un peu sur-le-dessus, se trouvait un bois et un gaucher sur le chemin qui conduit le fleuve. Cetait bien les forces de Riall que Scott avait en vue, mais le général anglais au lieu d'aller faire traverser le fleuve à mille hommes, comme on l'avait dit à Brown, marchait au contraire avec toute sa division pour rallier de forts détachements qui étaient arrivés à la ville par le lac à Fort George et que conduisait le lieutenant-général sir George Drummond.

Scott comprit toute la gravité de sa position, s'il acceptait le combat, il avait toutes les chances contre lui: il s'éloignait, sa retraite était bien vite changée en déroute. Il n'avait pas d'ailleurs l'intuitude de faire devant un ennemi aussi supérieur. Aussi sa résolution fut elle bientôt prise. Il envoya à Brown un second aide-de-camp pour lui dire de le rejoindre en toute hâte et il se dirigea intrépidement vers les lignes anglaises.

Le soleil descendait rapidement à l'horizon. Scott avait découvert sur la gauche du Fenneni un corps nombreux et avait pris le parti d'étendue et couvrit d'épais buissons qui pouvaient le dérober à la vue des Anglais. Il fordonna à temp de s'y engager avec son bataillon de tourner la ligne anglaise, puis de la charger et de venir reprendre sa position. Cette manœuvre fut exécutée avec le plus grand succès, et Joseph revint avec de jombreux prisonniers, parmi lesquels se trouvait le major geoie ou Riall et plusieurs officiers supérieurs.

L'aile gauche de l'ennemi était rompue, mais la nôtre fut alors attaquée. Scott s'y attendait, et les Anglais, chaudement reçus par le bataillon de McNeil, furent repoussés avec perte.

Cependant le centre des Anglais était aux prises avec celui des Américains. Le bataillon de Brady, colui de Leavenworth et l'artillerie se soutinrent intrépidement le choc de l'ennemi. L'action avait été commencée à la fin du jour, et bientôt les ténèbres se répandirent sur la plaine. Le combat continua à rage. L'artillerie tonnait et éclairait seule de ses sinistres lueurs le champ de carnage qu'gisaient pêle-mêle les morts et les mourants. Scott se mobilisait; la où les boulets ennemis faisaient la plus large trouée parmi nos troupes, on était sur de le rencontrer calme et impassible, donnant ses ordres avec de admirable sang-froid. Il avait la mort avec la bravoure qui décupliait l'énergie des soldats américains. Deux chevaux sont tués sous lui il s'élance sur un troisième et s'avance au milieu d'une grêle de balles. Un des projectiles l'atteint. Il cache sa blessure et reste à la tête des troupes.

Enfin vers 8 heures du soir, le général Brown arrive sur le champ de bataille. L'ennemi avait également reçu des renforts et en attendait d'autres. Il avait eu outre l'avantage de terrain et une artillerie une fois plus nombreuse que la notre. Il fallait s'en emparer à tout prix. Le général Brown fit venir le colonel Miller: «Mon cher, lui dit, pouvez vous prendre cette batterie?—Je vous en rapporte le moins possible, répondit Miller.—Et il alla aussitôt se mettre à la tête de son corps. Mais la nuit était si obscure qu'il ne savait comment se diriger. Scott qui s'aperçut parfaitement le terrain le conduisit à l'endroit d'où l'attaque devait avoir lieu et revint ensuite en toute hâte pour favoriser le mouvement de Miller en simulant une attaque de front. Ce dernier rampant derrière les buissons arrive sans soldats et dérobé d'ailleurs à la vue de l'ennemi par les ténèbres, arrive sans ombre jusqu'à une petite distance de la batterie anglaise. Tout, à un signal donné les Américains se précipitent sur les canons et s'en emparent sur leur ennemi. Le commandant anglais fait de nouveaux efforts pour reprendre ces deux postes et se retire avec le reste de sa division sur les hauteurs de Burlington. Avant d'aller l'y attaquer, le général Brown jugea prudent de se rendre maître des positions fortifiées de la péninsule, et demanda des pièces de siège. Malheureusement l'ennemi qui devait les apporter tombla malade. Le général Brown ne voulant pas attendre plus longtemps, essaya d'un stratagème et feignit un mouvement de retraite pour décider Riall à descendre dans la plaine. L'ennemi se laissa prendre au piège et quitte les hauteurs où il a cette retraite pour poursuivre les Américains à leur retraite. Le 25, on vint annoncer à Brown que Riall avait dirigé sur Lewistown un corps de mille hommes. La nouvelle était fausse, mais le commandant américain y crut et résolut à Scott de marcher avec sa brigade contre l'arrière-garde anglaise. Nos troupes avaient à peine fait deux milles qu'elle reconnurent le ennemi. Le commandant anglais avait pris une position très forte, dont le principal point se trouvait de l'autre côté d'un bois. Scott pensa qu'il n'avait affaire qu'à la moitié des forces de Riall, et, envoyant tout de suite un aide-de-camp à Brown, il marcha droit à l'ennemi. Mais à peine franchit le bois qu'il découvrit son erreur: il se trouva en présence d'une division plus forte que la moitié de son corps, ceux hommes qui avait tous les avantages du terrain. Les Américains en débouchant dans la plaine subirent le feu d'une batterie de neuf pièces de canon placée sur une éminence qui dominait toute la vaisonnée.

La ligne anglaise s'étendait le long du Lundy's Lane; un peu sur-dessus, se trouvait un bois et un gaucher sur le chemin qui conduit le fleuve. Cetait bien les forces de Riall que Scott avait en vue, mais le général anglais au lieu d'aller faire traverser le fleuve à mille hommes, comme on l'avait dit à Brown, marchait au contraire avec toute sa division pour rallier de forts détachements qui étaient arrivés à la ville par le lac à Fort George et que conduisait le lieutenant-général sir George Drummond.

Scott comprit toute la gravité de sa position, s'il acceptait le combat, il avait toutes les chances contre lui: il s'éloignait, sa retraite était bien vite changée en déroute. Il n'avait pas d'ailleurs l'intuitude de faire devant un ennemi aussi supérieur. Aussi sa résolution fut elle bientôt prise. Il envoya à Brown un second aide-de-camp pour lui dire de le rejoindre en toute hâte et il se dirigea intrépidement vers les lignes anglaises.

Le soleil descendait rapidement à l'horizon. Scott avait découvert sur la gauche du Fenneni un corps nombreux et avait pris le parti d'étendue et couvrit d'épais buissons qui pouvaient le dérober à la vue des Anglais. Il ordonna à temp de s'y engager avec son bataillon de tourner la ligne anglaise, puis de la charger et de venir reprendre sa position. Cette manœuvre fut exécutée avec le plus grand succès, et Joseph revint avec de jombreux prisonniers, parmi lesquels se trouvait le major geoie ou Riall et plusieurs officiers supérieurs.

L'aile gauche de l'ennemi était rompue, mais la nôtre fut alors attaquée. Scott s'y attendait, et les Anglais, chaudement reçus par le bataillon de McNeil, furent repoussés avec perte.

Cependant le centre des Anglais était aux prises avec celui des Américains. Le bataillon de Brady, colui de Leavenworth et l'artillerie se soutinrent intrépidement le choc de l'ennemi. L'action avait été commencée à la fin du jour, et bientôt les ténèbres se répandirent sur la plaine. Le combat continua à rage. L'artillerie tonnait et éclairait seule de ses sinistres lueurs le champ de carnage qu'gisaient pêle-mêle les morts et les mourants. Scott se mobilisait; la où les boulets ennemis faisaient la plus large trouée parmi nos troupes, on était sur de le rencontrer calme et impassible, donnant ses ordres avec de admirable sang-froid. Il avait la mort avec la bravoure qui décuplait l'énergie des soldats américains. Deux chevaux sont tués sous lui il s'élance sur un troisième et s'avance au milieu d'une grêle de balles. Un des projectiles l'atteint. Il cache sa blessure et reste à la tête des troupes.

Enfin vers 8 heures du soir, le général Brown arrive sur le champ de bataille. L'ennemi avait également reçu des renforts et en attendait d'autres. Il avait eu outre l'avantage de terrain et une artillerie une fois plus nombreuse que la notre. Il fallait s'en emparer à tout prix. Le général Brown fit venir le colonel Miller: «Mon cher, lui dit, pouvez vous prendre cette batterie?—Je vous en rapporte le moins possible, répondit Miller.—Et il alla aussitôt se mettre à la tête de son corps. Mais la nuit était si obscure qu'il ne savait comment se diriger. Scott qui s'aperçut parfaitement le terrain le conduisit à l'endroit d'où l'attaque devait avoir lieu et revint ensuite en toute hâte pour favoriser le mouvement de Miller en simulant une attaque de front. Ce dernier rampant derrière les buissons arrive sans soldats et dérobé d'ailleurs à la vue de l'ennemi par les ténèbres, arrive sans ombre jusqu'à une petite distance de la batterie anglaise. Tout, à un signal donné les Américains se précipitèrent sur les canons et s'en emparèr